

un travail abondant et sollicitent le Capital.

Prenons notre part de ces richesses; ne craignons pas de nous mêler aux autres peuples; d'entrer en concurrence avec eux.

Il y a quatre ans, deux mille Anglais, sortis des faubourgs de Londres, sans expérience aucune, beaucoup sans ressources pécuniaires, allaient s'établir à deux cents milles du chemin de fer.

On leur prédisait un désastre.— Je visitai moi-même cet établissement à cette époque, après avoir parcouru en voiture une distance de quatre cents milles à travers la prairie.

Aujourd'hui une ligne transcontinentale traverse leur colonie pour être suivie d'une deuxième, et leur position est excellente.

Ainsi des Doukobors, ainsi des Galiciens, ainsi des Mennonites.

N'avons-nous pas l'intelligence et la persévérance pour encore mieux faire que ces étrangers dans notre propre pays.

En formant des colonies au milieu des autres nationalités, en nous faisant connaître, et en apprenant à les connaître, nous porterons un coup fatal au fanatisme.

Dans la civilisation nouvelle, les nations doivent forcément s'entrelacer et s'enchaîner, alors que, comme les anneaux magnétiques, dont parle Platon, en se rapprochant elles forment une chaîne sans se confondre.

Ayons confiance. — De toutes ces transformations qu'ont amenées les inventions nouvelles, du mélange des peuples par les migrations et l'extension du commerce, il résultera non l'anéantissement des nationalités, mais une amélioration générale des relations entre elles.

Aux lugubres splendeurs de la guerre, jadis nécessaires pour répandre les arts et les sciences, nous aurons substitué l'activité non moins noble d'une concurrence sans amertume.

Il en sera de l'amour de la nationalité comme de tous les sentiments des hommes.

Cet amour sera condamné à n'être plus un préjugé, une passion aveugle et exclusive; il devra avoir raison.

Nous ne demanderons plus à la masse des hommes que respect et justice.

Notre patriotisme ne périra point sous le poids de cette